

AMIS DE FREINET

NOUVELLE SERIE

14

MARS 1973

Numéro spécial de **TECHNIQUES DE VIE** — 2 F —

Bi-mensuel d'information sur l'animation pédagogique édité par l'I.C.E.M Pédagogie FREINET

*Directeur de la publication: M. BEAUGRAND. Responsable de la rédaction: M. BARRE
Boulevard Vallombrosa — B.P. 251 — 06406 CANNES — Imprimerie C.E.L. CANNES*

Mars 1973

LES AMIS DE FREINET

I - SOMMAIRE du n° 14

- | | | |
|---|---------------------------------------|------|
| 1.- POURQUOI CE NUMERO SPECIAL - | M. GOUZIL | p. 2 |
| 2.- FRANCISCO FERRER - d'après un article paru dans
"La Raison" organe de la Libre-Pensée .. | R. GREGORIUS | p. 3 |
| 3.- EN GUISE DE PREFACE - | Herminio ALMENDROS
Ramon Jon COSTA | p. 5 |

II - AVANT LA GUERRE CIVILE -

- | | | |
|---|------------------|-------|
| 1.- Développement historique de l'expérience Freinet
et Espagne | H. ALMENDROS | p. 6 |
| 2.- Pour l'histoire de l'Imprimerie à l'école | | p. 14 |
| 3.- Articles parus sous la 1ère République | | |
| Les intérêts des scolaires et l'imprimerie.... | | p. 16 |
| Le dessin | Patricio RODONDO | p. 18 |
| Premiers essais de la Technique Freinet à
l'Ecole de Saint-Vincent de Castellet -
(Barcelone) | José VIGATA SIMO | p. 20 |
| 4.- Les missions pédagogiques en Espagne | | p. 22 |
| 5.- Les Congrès FREINET en Espagne | | p. 24 |
| 6.- A travers mon enfance (Enfantines - Enfant espa-
gnol, élève de Masdieu-Laval (Gard) | André ORTEGA | p. 25 |

-----o-o-o-----

Nous exprimons notre vive reconnaissance à nos amis :

- Yvonne DUTANG (72) LA FLECHE
- M. LLINARES - 48000 - MENDE
- CHARRAIX - (13) SALON
- J.Luc LACAZE - (44) SUCE
- GOURDON - (44) ST. MARS DE JAILLE

qui ont bien voulu traduire les textes espagnols que m'adressèrent
nos amis de Cuba et du Mexique.

-----o-o-o-----

POURQUOI CE NUMERO SPECIAL

Je revois toujours FREINET à l'ouverture de tous nos congrès télégramme à la main dire avec regret mais attendrissement "Notre cher Almendros ne pourra être des nôtres. Nous lui envoyons nos cordiales salutations".

Herminio Almendros, avec une équipe que je découvre chaque jour, avait répandu nos idées à travers l'Espagne républicaine de 1931.

Vous lirez avec intérêt, souvent avec étonnement, comment dans la région de Barcelone et de Lérída cette poignée de pionniers, dans une république naissante, entreprirent un travail de défrichage considérable auquel nous devons rendre hommage.

Et c'est la guerre civile, appelant les hommes au front et désorganisant la vie scolaire. L'Ecole Expérimentale de FREINET de Barcelone située en zone républicaine, créée par Almendros restera ouverte jusqu'à la fin des hostilités. Dans les provinces menacées par l'avance franquiste les enfants sont conduits en France.

C'est à ce moment que la solidarité joua au maximum chez tous les camarades qui se groupaient autour de Freinet. Je sais qu'un nombre de camarades jouèrent un rôle important : c'est Pagès, qui de ses Pyrénées Orientales fut aux premières loges, c'est Georges Claude à qui je dois tous ces textes d'enfants espagnols que vous lirez, j'en suis persuadé, avec émotion et enfin notre amie France Serret qui éleva l'enfant d'un docteur parti combattre dans les rangs des "Brigades Internationales".

Mais c'est au Pioulier que l'activité fut la plus grande. Elise et Freinet adoptèrent ces enfants et vous vous imaginez au prix de quels sacrifices.

L'attachement qu'ils portèrent à l'indulgente mémé "mère d'Elise" - à Elise qui était leur maman, à Baloule qu'ils considéraient comme leur soeur et enfin à Freinet, leur grand ami, papa Freinet - fut leur récompense.

Ces textes d'enfants espagnols vous diront leur adaptation au milieu calme et affectueux du Pioulier, à la pédagogie qui y était dispensée, mais vous y trouverez aussi la nostalgie, la tristesse de ces pauvres gosses songeant aux leurs dont ils n'avaient pas de nouvelles.

La guerre finie, les combattants fuient l'Espagne franquiste où la prison et le gibet leur étaient réservés. Et pour beaucoup c'est l'éloignement. Instinctivement on se dirige vers les pays de langue espagnole et beaucoup échouèrent au Mexique.

Ce fut le cas de Patricio Redondo, d'Almendros qui se fixera par la suite à Cuba, de Ramon Costa Jou, de José de Tapia ...

Dès 1940 Patricio Redondo se mit au travail et vous verrez avec quelle opiniâtreté, quel courage il réussit à créer cette école expérimentale Freinet de la Vera Cruz devenue le centre vital de la pédagogie moderne mexicaine.

En juillet dernier, le 3ème congrès de l'Ecole Active réunissait plusieurs centaines d'instituteurs venus de toutes les provinces du Mexique et d'Argentine.

C'est à eux que j'ai pensé, mais aussi à tous nos camarades espagnols victimes du franquisme, à tous ceux qui sont tombés, à ceux qui ont été assassinés.

FRANCISCO FERRER

1 - Son oeuvre

Consacrant ce numéro à la pédagogie progressiste espagnole, on comprendrait mal que je laisse dans l'ombre : Francisco Ferrer.

Né en 1859 à Alella à 15 km de Barcelone, il connut l'éducation religieuse des écoles de son pays.

Son évolution commença à 13 ans, ayant eu la chance d'être employé par un drapier au coeur et à l'esprit ouverts.

Dans l'Espagne monarchiste, il devint un ardent républicain et cheminot il s'occupa des questions sociales.

Après le mouvement insurrectionnel de Villacampa en 1886 il dut s'expatrier.

Il se réfugia à Paris et devint le secrétaire du chef du parti républicain espagnol, également en exil à Paris.

Pour vivre, il donna des cours d'espagnol et devint professeur d'espagnol au lycée Condorcet, tout en travaillant à parfaire son instruction.

Il se rendit rapidement compte que l'ignorance était le pire ennemi du progrès et de l'émancipation. Surtout en Espagne où les 3/4 de la population étaient illettrés et les écoles rares, dans un état lamentable.

Il pensait avec raison que par l'instruction il préparerait l'avènement de la justice sociale, de la tolérance. "L'enseignement rationaliste ne nie rien, n'affirme que ce qui est démontré par la science J'aime mieux la spontanéité libre d'un enfant qui ne sait rien, que l'instruction de mots et la déformation intellectuelle d'un enfant qui a subi l'éducation de maintenant", disait-il.

Et il continuait

"Toujours l'éducateur impose, viole, contraint ; le véritable éducateur est celui qui peut le mieux défendre l'enfant contre ses idées, ses volontés à lui, qui en appelle le plus aux énergies propres de l'enfant

L'Ecole de Ferrer démarra sous la bannière de l'Ecole Moderne (Escuela Moderna).

La première école moderne ouvrit à Barcelone en 1901. Elle était mixte, grosse révolution pour l'époque et comptait 33 élèves ; l'enseignement s'inspirait de l'esprit laïc. Bientôt on compta 109 écoles modernes fréquentées par 70 000 élèves.

L'oeuvre s'étendit à Amsterdam, à Lausanne, au Brésil, et les revues et manuels scolaires seront diffusés en France, en Italie, en Angleterre.

La diffusion de ces idées sera assurée par la "Ligue Internationale pour l'éducation rationnelle de l'Enfant". Un périodique paraît "l'Ecole Rénovée" à Bruxelles en 1908. Il bénéficie de l'appui de Charles Laisant (mathématicien), de Maurice Maeterlinck (écrivain), et de Paul Robin pédagogue français.

2 - Sa mort

Le 12 avril 1906 l'Ecole Moderne est en fête, elle réunit à Barcelone 17 000 élèves. L'évêque de Barcelone s'agite.

La même année, un employé de l'Ecole Moderne participe à un attentat contre Alphonse XIII.

Ferrer est accusé de complicité.

Après 13 mois d'incarcération, Ferrer, contre lequel on n'a pu relever des charges suffisantes est relâché. Mais en 1909 la guerre du Maroc crée une agitation en Espagne. Ferrer est arrêté et traduit devant un tribunal d'exception.

Le verdict était connu avant le jugement. On établit l'accusation sur des dépositions anonymes mais aucun témoin à décharge ne fut entendu.

Plus tard on reconnaitra qu'aucun des reproches n'était fondé.

Ferrer fut condamné à mort et la fin de sa vie fut troublée par les manifestations des moines qui s'évertuaient à convertir le libre-penseur.

Le 13 octobre Ferrer tombait sous les balles d'un peloton d'exécution dans les casemates du fort de Montjuich.

Le lendemain une centaine d'établissements de l'Ecole moderne durent fermer leurs portes.

3 - L'émotion dans le monde

Des protestations s'élevèrent du monde entier. A Luxembourg un comité se constitua. Dans une cinquantaine de villes, des rues et des places prirent le nom de Francisco Ferrer.

Une statue de Ferrer s'éleva sur une place de Bruxelles.

Quelques heures avant de mourir, Ferrer déclara :

"Je désire que mes amis parlent peu ou point du tout de moi parce qu'on crée des idoles quand on exalte les hommes, ce qui est un grand mal pour l'avenir humain. Les actes seuls, quels que soient ceux dont ils émanent doivent être étudiés, exaltés ou flétris".

d'après un article paru dans la
"Raison" de René Grégorius.

EN GUISE DE PREFACE

Herminio ALMENDROS. LA HABANA. le 15. VII. 72

"... Je te remercie bien de ta lettre du 28.V. que je viens de recevoir, avec ce petit article dont je n'avais presque plus idée. Maintenant, je me souviens que je l'ai écrit à l'Ecole Freinet à Vence, lorsque je venais de sortir de l'Espagne où j'avais laissé ma famille. Merci mon cher Gouzil de ton geste si sensible. A cette date : 15.2.39, j'étais déjà accueilli chez ce grand ami, ce coeur généreux, cet exemple de bonté qu'a été notre guide pédagogique que j'ai aimé comme un frère. J'ai pu le voir encore quelques mois avant qu'il nous ait quittés.

A vrai dire, chez Gouzil, je n'ai pas de souvenirs concrets de notre mouvement de travail aux techniques Freinet. Je l'ai expérimenté en Espagne, avec l'aide de Freinet. Les camarades Patricio Redondo, José de Tapia et Ramon Costa étaient du groupe le plus actif dans le travail à l'école, et l'attention, et à la coopérative naissante. J'avais écrit un petit livre aux éditions de la Revue de Pédagogie, sur la technique de l'imprimerie à l'école. Les instituteurs inquiets sur l'avenir de la République Espagnole nous écrivaient de toutes les régions et nous demandaient des renseignements. Il était facile d'augmenter les coopérateurs qui recevaient le matériel d'imprimerie. Nous suivions la trace du travail du groupe français, avec la correspondance et les premiers congrès et avec la revue du groupe. Ça commençait. Pour une grande chance j'ai trouvé un exemplaire que j'ai sauvé de la revue de la coopérative. Je crois que j'envoyais les articles de fond, les leaders et les autres venaient de la collaboration des coopératives. Tu verras qu'était commencé le fichier de documentation.

Où, le Mouvement était très vif. Ses instituteurs des temps de la République étaient pédagogiquement, politiquement révolutionnaires. Nous n'avions pas la maturité intellectuelle du groupe français, mais notre décision était ferme. Après la rébellion de 36, tous les moyens de toutes les énergies se sont polarisés envers la guerre. A la fin du crime fasciste, le groupe a été poursuivi à mort.

Je reçois les bulletins des Amis de Freinet et les lis avec grand intérêt. Dans mon article, celui que tu as publié, je dis quand et comment le mouvement est né en Espagne. J'ai oublié des particularités. Je me souviens qu'au Ministère de l'Education, on savait et on disait aux hauts niveaux, que le groupe Freinet qui était puissant en Catalogne était le groupe qui faisait le travail le plus vif et le plus intéressant de rénovation pédagogique. Après le triomphe fasciste, la haine et le silence s'installèrent. Je regrette de ne pouvoir te donner des renseignements plus concrets et utiles.

Je te lis toujours avec plaisir et je pense à toi fraternellement".

De notre ami Ramon Costa à Mexico

"Le temps a coulé depuis, si nous nous rappelons le congrès de Montpellier auquel nous avons assisté, José de Tapia et moi ainsi que notre contact avec Freinet à Barcelone en 1935.

Nous pouvons parler de nos premières expériences en Espagne quand le professeur Jésus Sanza nous parlait de l'imprimerie à l'école à l'Ecole Normale de la Generalidad de Catalogne en 1932 et après avec Herminio Almendros, Patricio Redondo et José de Tapia quand nous faisions partie de la direction de ce mouvement, en Espagne.

DÉVELOPPEMENT HISTORIQUE DE L'EXPÉRIENCE FREINET EN ESPAGNE

par Herminio ALMENDROS

Le Bulletin Syndical de l'Oise est heureux de pouvoir reproduire le long article d'un militant républicain espagnol Herminio Almendros, sur l'histoire du mouvement Freinet en Espagne des années 30.

Nous remercions les Amis de Freinet d'avoir autorisé cet emprunt à leur bulletin trimestriel.

1. - L'ECOLE EN ESPAGNE EN 1930

En 1930, les écoles publiques et privées espagnoles travaillaient en général avec des méthodes vieilles de 50 ans, et n'aspiraient qu'à enseigner la lecture avec des tableaux et des syllabaires ; à écrire avec des échantillons et des cahiers réglés ; ayant comme but les dictées, des résumés de notions scolaires ; n'aspiraient qu'à pratiquer en tâtonnant les mécanismes des opérations arithmétiques de base, à apprendre de faibles notions de géographie et d'histoire nationale ainsi que les oraisons du catéchisme de la doctrine chrétienne. En général, c'était le ton du travail pédagogique dans la plus grande partie des minuscules écoles uniques des petits villages.



Dix enfants espagnols de Barcelone viennent d'arriver à l'Ecole Freinet. Les voici à leur arrivée à l'Ecole. Aidez-les à vivre !

Il est vrai, que, même dans les villages, par ci et par là, et dans certains centres scolaires urbains, il y avait quelques instituteurs doués qui dépassaient ce pauvre enseignement routinier et réussissaient un travail soigneux et plus intense avec des leçons et travaux pratiques : Dictées, résumés, calcul et problèmes arithmétiques raisonnés, cartes géographiques, leçons de choses, essais d'enseignement des sciences naturelles par l'observation et l'expérience... La trame habituelle des leçons et des exercices si connus et caractéristiques de l'école primaire traditionnelle, le tout avec des résultats estimables pour l'opinion publique et les inspecteurs scolaires. Sinon la majorité, du moins, quelques maîtres dévoués essayaient, avec des méthodes personnelles plus ou moins originales, d'améliorer le travail scolaire et ses résultats avec cette circonstance favorable de ne pas avoir besoin de préparer les élèves au certificat d'études primaires parce qu'en Espagne ce but et ce contrôle étaient inexistant. Il est certain qu'il existait des écoles dignes d'éloges et, pas mal de maîtres qui, sans le savoir, reflétaient l'esprit du progrès pédagogique semé par « LA INSTITUCION LIBRE DE ENSEÑANZA » (Institution libre d'enseignement), institution laïque qui, à partir de Madrid avait prôné et offert une des plus belles expériences pédagogiques d'éducation nouvelle entre le dernier quart du XIX^e siècle et le 1^{er} quart du XX^e siècle.

L'œuvre de l'institution fut exemplaire mais restreinte et peu connue ; malgré cela, ses principes imprégnèrent légèrement la formation des maîtres Espagnols les mieux disposés. « LA REVISTA DE PEDAGOGIA » (revue de pédagogie), d'autre part, apportait à ces maîtres, l'inquiétude, la curiosité, et l'intérêt pour les expériences et les progrès scolaires des autres pays. Cela faisait un certain nombre de maîtres éparpillés dans l'Espagne entière, inquiets, et avec le désir de faire un travail scolaire de façon différente de la traditionnelle et routinière pédagogie, disposés et animés pour faire cette transformation mais sans savoir comment la réaliser. Les idées, les principes, les normes, que préconisaient les écoles progressistes peéchaient par leur caractère vague et idéaliste face à la réalité des écoles espagnoles lestées en général, d'une tradition routinière appuyée sur la leçon comme technique de base, et, sur l'ardoise, le cahier et le livre de textes comme instruments de travail. Les meilleurs maîtres persévéraient quand même dans le perfectionnement des leçons de pratique et des façons de faire usuelles à l'intérieur du cadre technique traditionnel. C'est dans ce contexte scolaire que je fus nommé inspecteur primaire du département Catalan de Lerida presque complètement constitué de vieilles communes rurales. J'étais jeune. Tout de suite, je me mis à explorer le milieu dans lequel je devais agir. Je parcourus les contrées du grand secteur qui m'était imparti jusqu'aux lieux les plus rudes et les plus reculés. Je visitai les petites écoles rurales de la plaine et de la montagne ; petites écoles mixtes pour la plupart avec un seul maître, éloignées et oubliées. Je m'arrêtai à chacune d'elles, en observai le travail et organisai des réunions par ci par là de petits groupes de maîtres.

Que pouvais-je faire pour ces petites écoles déshéritées que l'Etat n'aidait pas et que l'autocratie municipale méprisait ? Que pouvais-je faire pour aider ces humbles maîtres dont la plupart découragés et enfoncés dans la solitude, étaient déjà contaminés par un conformisme sceptique. Quelques-uns étaient jeunes, et l'on trouvait encore en eux de la curiosité, et le désir de faire bien, ou un peu mieux dans des locaux modestes, et, avec un matériel rudimentaire, vétuste et pratiquement inexistant.

En plus de les protéger officiellement devant les municipalités, l'action politique mise à part, il fallait les aider à améliorer leur travail pédagogique et à relever leur esprit professionnel. Je savais que c'était là mon rôle d'inspecteur, un rôle essentiellement d'aide technique.

J'avais déjà une certaine expérience, acquise dans les écoles de l'Institution libre de l'enseignement. Je me sentais capable de montrer pratiquement aux maîtres, et, c'est de cette façon que j'agissais en visitant les écoles, comment on pouvait apprendre à lire sans syllabaire, quelle était la meilleure procédure pour vaincre les difficultés de l'orthographe, comment le calcul pouvait s'intégrer à la

vie, et, de quelle façon on pouvait le sortir de la routine des longues opérations vides de sens ; comment observer et étudier des choses simples et des faits naturels qui se produisent dans le milieu rural et dans le petit jardin scolaire quand il existait... Oui tout cela servait à quelque chose ; suggérait un travail plus naturel et plus intéressant que le conventionnel habituel mais vous voyez que c'était bien peu ; il était impossible de faire plus dans cette grande masse d'écoles aux conditions déplorables. C'est ainsi que je le voyais ; je prenais conscience du peu d'efficacité de mon aide, et, c'est de cette façon que croissait une préoccupation et, mon but de trouver des moyens pratiques et utiles pour vivifier à tout prix cette pauvre réalité pédagogique par stimulants nouveaux et efficaces ; mais comment faire ? Les connaissances et les enseignements que j'avais acquis pendant mes années d'études à Madrid, dans le centre de formation d'inspecteurs scolaires et de professeurs d'écoles normales, ne me servaient pratiquement à rien, car trop de théories sans relations avec la pratique, un bagage culturel trop idéaliste pour agir en face d'une réalité si crue comme celle devant laquelle je me trouvais.

Je n'ignorais pas la force déterminante que représentaient les diverses inégalités sociales dans cette réalité. Il était évident qu'il fallait agir sur elles pour les changer par tous les moyens ; mais je ne pouvais admettre qu'il me faille abandonner toute rénovation bienfaisante de l'école dans l'attente d'un contexte social meilleur. En même temps que l'action politique il fallait préparer, autant que possible, les conditions d'un travail scolaire digne de nos espérances. Il aurait été lamentable qu'à l'aube d'une révolution qui allait balayer la monarchie, et qui aspirait à annuler ses fondations, nous nous trouvions avec des écoles qui continueraient à former, dans l'enfance, le nouveau citoyen avec des normes, des manières et un style anachroniques et réactionnaires. Pour moi, il est évident qu'il fallait soigner l'école publique et la préparer autant que possible pour qu'elle s'engagea à très petits pas, dans une voie de progrès vers des horizons nouveaux.

2. - CONNAISSANCE DE FREINET

Cette même année 1930 revint à Lerida mon camarade Jésus Sanz, professeur à l'école normale ; il venait de Genève, de l'institut Jean-Jacques Rousseau, où il y avait poursuivi des études pendant un an. Oui, Genève, très bien, mais il apportait surtout une curieuse information sur le travail original d'un groupe de maîtres français qui collaboraient, en faisant des essais et des expériences, avec FREINET, maître rural, dont l'œuvre était commentée à Genève avec forces éloges. Mon ami, Sanz m'informa, dans ses grandes lignes du travail de l'imprimerie à l'école, * et me prêta un petit opuscule de FREINET d'humble aspect qu'il avait acheté : « Plus de manuels scolaires ».

L'humble opuscule me produisit une impression profonde. Il y avait en lui une vision réaliste du travail dans les écoles publiques, une critique claire et courageuse des méthodes pédagogiques usuelles, l'abomination de la routine scolaire, la dépendance de tout travail utile des conditions matérialistes et la fusion du travail scolaire avec l'environnement ; et, de plus, il y avait un essai puissant, original, intelligent pour créer de nouveaux matériaux et de nouvelles techniques pédagogiques. C'était sans doute une pensée claire et originale que celle de ce jeune maître d'école rurale, et son courage ainsi que son travail créateur face à la pauvreté des moyens et face au scepticisme ambiant, étaient admirables. Oh ! ces premières imprimeries scolaires en bois, outils de travail passionnant pour les enfants ! et la correspondance inter-scolaire comme motif principal, le fichier scolaire coopératif et l'élimination du texte scolaire instrument de fonction oppressif et retardataire, et l'ambiance de coopération unissait les maîtres et la revue qui assurait la liaison entre eux, reflet du travail et des expériences d'une collaboration fraternelle... Oui, il y avait beaucoup de nouveautés, de dynamisme et d'audace dans la destruction des routines et dans la création d'ins-

* en français dans le texte.

truments pour un travail original ; il y avait aussi la consécration du maître comme créateur de ses propres matériaux et techniques pédagogiques.

A bas, toute la tradition scolastique inutile ! Plus de naturel, d'intelligence, de décision pour perfectionner autant que possible l'esprit de l'école au rythme des progrès du temps.

L'œuvre ébauchée par ce groupe d'éducateurs était bien suggestive et encourageante à une époque où dominaient la tradition et le conformisme.

Mais que faisait FREINET à cette époque ? Nous ne savions rien de lui sinon qu'il était instituteur à Saint-Paul-de-Vence. Après nous avons su, par le précieux livre d'Elise, son incroyable travail pour diriger les groupes, administrer la coopérative, expérimenter de nouveaux matériaux à l'école, publier la petite revue « L'imprimerie à l'Ecole ».

Pauvre, mais vivant instrument de travail coopérateur... Comment pouvait-il arriver à tout faire au sein d'une demeure de maître rural ? Il résidait à Saint-Paul-de-Vence, aidé par Elise. Encore n'avait pas surgi et éclaté les agissements honteux de la réaction auxquels Freinet et Elise firent front avec tant de dignité et de courage. J'écrivis tout de suite à Freinet et lui demandai de nous informer de ses travaux et de nous indiquer la façon d'acquérir une imprimerie scolaire identique à celle avec laquelle il travaillait. J'avais informé deux maîtres de deux petits villages proches de la capitale avec lesquels je me réunissais fréquemment. José de Tapia et Patricio Redondo tentaient de transformer autant que possible la façon de travailler dans leur école, par des essais plus ou moins timides (relations plus naturelles et plus affectives avec les élèves) de nouveaux motifs d'insertions dans les activités et la vie du village... Après, en classes, ils s'imposaient l'ardoise, le cahier, les textes scolaires... Rien au total qui puisse satisfaire et enthousiasmer.

Nous attendions la réponse de Freinet. Une imprimerie ? Comment pouvions-nous acquérir une imprimerie ? Qu'avait pu être la pensée de nos camarades français devant un engin compliqué et coûteux. Nous avions vu de simples ateliers d'imprimerie. En tout cas, nous imaginions techniquement le fait d'imprimer comme quelque chose de complexe, de spécialisé avec des ustensiles et des presses. Ajustages très précis pour réaliser le prodige de l'impression. Comment était-elle cette imprimerie scolaire ?

3. - LE MATERIEL FREINET ARRIVE EN ESPAGNE

Je ne tardais pas à recevoir un colis. Freinet m'annonçait qu'il nous offrait gracieusement pour nous servir de modèle la presse qu'il avait construite. Il nous envoyait les composteurs, et un rouleau, ainsi que des échantillons de cahiers imprimés et une collection de la très humble et admirable petite revue « L'imprimerie à l'Ecole ». * Il n'envoyait pas de types (1) parce que les normes françaises différaient légèrement des espagnoles. Freinet se montrait enthousiaste de notre possible collaboration et nous offrait l'aide décidée du groupe des camarades français. Il nous surprit par son style très généreux et cordial, surprise, qui augmenta avec la réception de l'envoi. Était-ce possible que dans ce petit colis, arrivait l'imprimerie ? Oui, c'était elle. C'était ça l'imprimerie ! Travail de menuisier, une planche de bois comme un grand livre qui s'abaissait, sur une autre sur laquelle on avait vissé une feuille de zinc. Et avec ça, on pouvait imprimer ! Je trouvai chez un ami imprimeur une quantité suffisante de types de 18 déjà usés. Les camarades Tapia et Redondo arrivèrent à la maison. Nous disposâmes la presse et les composteurs remplis, on encre le petit moule... Oui ! la feuille sortit imprimée de façon claire et lisible.

* en français dans le texte.

(1) Caractères.

4. - LA COOPERATION ESPAGNOLE DE LA TECHNIQUE FREINET

Il fallait se mettre à l'œuvre. Nous fîmes l'acquisition de types neufs et on nous prêta une petite casse d'imprimeur. Il fallait maintenant essayer avec les enfants.

Un dimanche après-midi, nous nous réunîmes dans la classe de Tapia, il y avait un peu plus d'une douzaine d'élèves qui nous attendaient. Nous improvisâmes l'installation du matériel. Les enfants dirent un texte que le maître inscrivit au tableau. Nous divisâmes le petit texte. Les enfants se mirent à composer les lignes en suivant nos indications : les types de cette façon, les majuscules, les minuscules, les espaces, les lettres avec accent, les virgules, les points... Les petits travailleurs se groupèrent autour de la casse, composteur en main, curieux et avides ; questions, demandes de conseils aux aînés, satisfaction de montrer le travail rapide et bien fait... Après ce fut tout le délicat maniement pour ajuster le texte, l'encre, l'imprimer... Et quelle impression, pareille à celle des livres. Mais l'intérêt et l'enthousiasme des enfants étaient une chose qui se manifestait pour la première fois avec des caractéristiques surprenantes ; ils restaient là, autour du matériel, près des feuilles récemment imprimées, disposés à décomposer ce texte et à en faire un nouveau. Comment abandonner cela ? Il fallait continuer. Cet après-midi là il y avait un match de foot-ball dans le village, mais entre les deux attractions celle du nouveau travail, était la plus forte. Nous continuâmes là-bas plusieurs heures en observant le groupe de garçons ; pour nous aussi, c'était nouveau et surprenant. Redondo et Tapia, étonnés commentaient ; ils prévoyaient la valeur de ce matériel ; le motif d'activité à l'école, l'inépuisable richesse de l'expression libre et de la correspondance inter-scolaire... C'était un matériel simple, un outil à la portée de tous, et qui impliquait un principe de techniques nouvelles pour le travail scolaire. L'ancien routinier et inerte serait remplacé par des intérêts fermes et vivants qui remuaient et élevaient l'esprit des enfants.

C'était très facile de construire la presse. Le travail commença tout de suite, dans les deux écoles ; celle de Tapia et celle de Redondo. Les camarades instituteurs des villages environnants venaient voir ce que Tapia et Redondo faisaient. C'était curieux, nouveau et simple, les enfants s'enthousiasmaient et les maîtres aussi. Ces quelques feuilles imprimées, la sincère expression de la vie enfantine, les quelques illustrations au tracé ingénu en cliché fait sur carton ou bois, « Ces livres vivants » œuvre des enfants, c'étaient des choses jamais vues, produits qui sortaient de l'école et étaient des motifs d'orgueil pour les élèves et d'admiration pour les adultes.

Il y eut des suites, des réunions de maîtres dans lesquelles Tapia et Redondo informèrent de leur expérience. Immédiatement on proposa la constitution d'un groupe coopératif à l'exemple du groupe français pour la construction et la fourniture des matériaux. Huit à dix maîtres, pas plus, fondèrent « LA COOPERATIVA ESPAGNOLA DE LA TECNICA FREINET » (La Coopérative Espagnole de la Technique Freinet). Avec les très modestes apports des coopérateurs débutèrent les premières réalisations de la coopérative : un menuisier construisit une demi douzaine de presses et des simples casses d'imprimeur ; un petit atelier de fonderie fabriqua les premiers composteurs et les rouleaux, et nous donna des délais de paiement.

Les maîtres voyaient le travail et désiraient essayer. La coopérative augmentait le nombre de ses adhérents auxquels on fournissait le matériel à des conditions d'acquisition facile. Tout ce travail de coopérative naissante, c'est à partir de leur école que les camarades Tapia et Redondo aidés de quelques autres le réalisèrent. Bientôt on commença à revoir deci delà des cahiers imprimés, envoyés avec enthousiasme par les maîtres. Les informations concernant le travail nouveau se diffusaient rapidement. Quelques jeunes maîtres d'école du département de Barcelone adhèrent au groupe, L'instauration de la République après le triomphe électoral d'avril 1931, nous offrit le milieu propice. Un des buts primordiaux de la Répu-

blique était le développement de l'Education Populaire ; création d'écoles, formation de maîtres, modernisation de l'œuvre pédagogique à tous les niveaux et plus particulièrement à l'école primaire. Dans tous les départements espagnols on organisa des cours de perfectionnement de sélection des maîtres pour les écoles qu'on créa. Il naquit un puissant et général climat d'intérêt pour les questions scolaires et l'aspiration à faire triompher de nouveaux critères pédagogiques qui remplaceraient la routine traditionaliste. Le groupement de « l'Imprimerie à l'Ecole » se trouvait dans des conditions optimales dans cette ambiance renovatrice ; il pouvait offrir non pas des normes sans intérêts et des conseils théoriques mais des matériaux expérimentés, appropriés même aux plus humbles écoles, et une technique pleine d'esprit nouveau en voie d'enrichissement avec des progrès illimités.

5. - LE MOUVEMENT SE DEVELOPPE

Le nombre de camarades maîtres coopérateurs augmenta. Nous décidâmes d'organiser une première réunion à Lerida, une simple réunion pendant laquelle on dénombrerait les maîtres qui avaient commencé le travail : ils informeraient l'assistance de leur expérience, et jugeraient des façons de vaincre les difficultés. Etaient présents à la réunion, à l'Ecole normale, une trentaine de maîtres coopérateurs et curieux. On passa en revue les façons d'utiliser le matériel et les premiers essais de clichés pour illustrer les journaux ; mais surtout un désir unanime se manifesta ; il était nécessaire de connaître les principes de l'esprit pédagogique qui animait et dirigeait ce travail ; il fallait connaître les chemins qu'avaient suivi les camarades français et les critères qui les dirigeaient. C'était un désir juste et il était absolument nécessaire d'y répondre. J'écrivis tout de suite au directeur de « La Revista de Pedagogia » (Revue de Pédagogie) en lui proposant la publication de certains des petits livres de Freinet que j'aurais traduits. Il n'accepta pas ma proposition mais en échange me demanda d'écrire un des numéros de la série « La Nueva Education » (L'Education nouvelle) petit livre de 112 pages dont chacun traitait de quelques expériences modernes : Montessori, Decroly, Dalton, Cousinet, Plan Jena...

J'acceptai. C'était nécessaire et utile de faire cet effort. Ce n'était pas un travail normal ; je n'avais pas suivi le travail de Freinet et de ses camarades, je devais l'imaginer et le voir dans ces grandes lignes de la façon la plus exacte possible. J'avais pour toute documentation ce que Freinet avait écrit et la collection de la revue « L'Imprimerie à l'Ecole », limpide et précieux miroir de ce travail. Je rédigeai le livret. J'en fis la synthèse de la technique de l'Imprimerie Scolaire, du fichier coopératif, du classement, des fichiers de calcul, de la nouvelle méthode qui remplaçait l'ancien système de lecture, de la nouvelle organisation coopérative, du travail à l'école, de l'utilisation des disques et du cinéma...

En 1932, « La Revista de Pedagogia » (1) publia le livre. Je crois que c'est le premier livre sur la technique Freinet publié dans une autre langue que le français, et il nous rendit un grand service. Il y eut des maîtres dans toute l'Espagne qui le lirent, demandèrent des renseignements et de cette façon se mirent en relations avec notre coopérative.

6. - LA DROITE FREINE LE MOUVEMENT

Dans un sens, la République nous était favorable, mais il y eut à regretter à ce moment là, une certaine dispersion de nos camarades, certains occupèrent des postes politiques, et les nouveaux maîtres avaient la principale préoccupation de s'établir solidement dans leur école et dans leur village. Moi-même, je dus changer de département m'en allant à Huesca dans la province Aragonaise. Nous organisâmes un congrès en 1933, à Huesca à l'Ecole normale. Là-bas, nous

(1) Almendros H. - La Imprenta et la escuela - La Technica Freinet 112 p. - Madrid 1932.

trouvâmes quelques maîtres de la région parmi lesquels se détachait toujours par son excellent travail et sa grande personnalité Siméon Omella, instituteur à Plasencia Del Monte.

C'était déjà le moment où la droite espagnole se préparait à la conquête du pouvoir par la réaction. A cette époque, j'occupai un poste à l'inspection de Barcelone. La droite au pouvoir montrait son opposition aux maîtres qui travaillaient avec l'imprimerie. La réaction installée dans les municipalités avait adopté à leur égard une attitude dure et vindicative. Ils étaient considérés comme des rebelles indésirables. Il y eut aussi un certain ralentissement de la croissance du groupe mais nous comptions déjà dans diverses régions des camarades fermes : en Catalogne surtout, à Majorque, Valence, Aragon, Castille, en Andalousie, Estramadure. La coopérative avait établi son siège à Barcelone. Ce département dénombrait beaucoup de camarades actifs de valeur. C'est là-bas, que Costa coopéra directement au travail de direction de la coopérative sans abandonner son école. Dans le département Catalan, il y eut des cahiers imprimés dans beaucoup d'écoles et même une imprimerie Freinet à l'école d'application de l'Ecole Normale de « La Generalidada de Catalunya » (Gouvernement autonome de la Catalogne).

La coopérative continuait à fabriquer et à distribuer le matériel. Déjà, au congrès de Huesca, on s'était rendu compte de l'opposition que marquaient au travail du groupe, quelques représentants de maison d'édition de livres scolaires.

7. - PREMIERS CONTACTS DIRECTS AVEC FREINET

En 1934 une douzaine de camarades espagnols assistèrent au congrès du groupe français qui se tint à Montpellier. L'année suivante, Freinet fut invité à faire une série de conférences à « La Escola d'Estiu » de Barcelone. Freinet trouve là-bas une assistance nombreuse et sympathisante. Les relations entre groupe français et espagnol se firent plus étroites. Quelques camarades espagnols recevaient la revue du groupe français qui se nommait alors « L'Educateur Prolétarien ». De notre côté, nous commençâmes la publication de notre revue « Collaboration - L'Imprimerie à l'Ecole - Bulletin de la Coopérative espagnole de la technique Freinet ». Dans cette revue on publiait des fiches « Du fichier scolaire général » comme dans la revue française. De même, nous commençâmes à publier une série appelée « Ce qu'écrivent les enfants » collection semblable aux enfantines françaises qui d'ailleurs reproduisirent un de nos numéros. Tout commençait à prendre forme dans un esprit de collaboration intime avec le groupe français dont nous bénéficions de son expérience. Tout allait bien ; nous le savions et on nous accordait que nous étions le groupe le plus actif et le plus efficace pour la rénovation de l'école espagnole.

Nous avions en mains des techniques scolaires avec d'énormes possibilités et nous ne nous laissions pas intimider par les pièges que nous tendait la réaction. Simplement le climat de ces années nous obligea à agir avec circonspection.

8. - LE FRONT POPULAIRE FAVORISE NOTRE EFFORT

Le triomphe du Front Populaire aux élections de février 1936, amena de nouveau au pouvoir les partis, et les hommes qui maintenaient les idéaux avec lesquels nous avions conquis la République en 1931. Les aspirations et les efforts en faveur de l'Education Populaire, recommencèrent à éveiller des enthousiasmes. Pour nous c'était l'occasion de rattraper le temps perdu. Et s'ouvrait devant nous un immense horizon d'espoir. La coopérative se disposant à donner une nouvelle impulsion à son travail ; on renoua des relations avec les camarades qui, au fond des petits villages, avaient été obligés de refouler leur enthousiasme devant les menaces de la réaction ; des équipes d'écoles se formèrent qui échangèrent correspondance et cahiers imprimés. La diffusion de la revue « Collaboration » augmenta, et on commença la préparation d'un important congrès qui devait avoir lieu à la ville de Manresa. Nous nous occupâmes d'organiser le congrès qui

aurait été le banc d'essai et une expérience pour organiser de la meilleure façon les congrès annuels suivants. On avait fixé comme date du congrès, la fin du mois de juillet, avec un plan de travail qui comprenait : le texte libre et la correspondance interscolaire ; l'enseignement de la lecture par l'imprimerie à l'école ; les techniques d'illustration ; le fichier scolaire général et le système de classement...

9. - LA GUERRE CIVILE

Le 18 juillet je me trouvais à ma maison de Barcelone préparant le matériel important pour les travaux du congrès : sur des grandes feuilles de papier kraft j'exprimais, avec les retouches que nécessitait notre réalité espagnole, l'admirable travail réalisé par Roger LALLEMAND dans « Pour tout classer ». Dans cette tâche délicate me surprirent les nouvelles alarmantes du soulèvement de l'armée du Maroc ainsi que les premiers coups de feu de la rebellion dans la ville. Toute l'Espagne était en convulsion. La victoire rapide du peuple contre l'armée et les éléments fascistes en Catalogne après une lutte féroce, mirent la région en état de guerre et d'extrême révolution. Il n'y avait d'autre pensée possible, que celle de la défense armée de la Liberté contre l'attaque des fascistes espagnols aidés fermement par l'Italie et l'Allemagne.

Comme on le sait, après la rebellion fasciste, c'est le peuple qui triompha dans certaines régions, dans les autres ce furent l'armée et la plus cruelle réaction qui dominèrent la situation. Dans ces dernières, la persécution contre les éléments républicains et socialistes fut implacable. Nous étions sans nouvelles de nos camarades de ces régions. Et nous ignorâmes toujours quel fut leur sort. Un réfugié du département de Burgos nous apporta la première nouvelle : la mort du bon et estimé Benaiges. Les phalangistes avaient été le chercher dans son école, et le fusillèrent dans un champ proche. D'autres subirent le même sort aux Baléares, en Galicie, en Estramadure, en Andalousie...

En Catalogne, comme dans toutes les autres régions dans lesquelles la rebellion militaire fasciste fut étouffée, les patrons des grandes industries, les riches bourgeois s'enfuirent et passèrent la frontière. Le peuple en armes s'appropriait tout : des usines et de luxueuses maisons. Les Organismes officiels de la République se remirent progressivement en place pour organiser la vie de la Révolution et les forces en lutte, dans les divers fronts, contre l'armée fasciste aidée et renforcée par des équipes et des forces militaires extérieures. Dans ce moment optimiste de création, la Municipalité Révolutionnaire de Barcelone proposa l'organisation d'écoles pilotes dans la ville. Celle des Techniques Freinet fut installée dans un beau petit palais situé sur les pentes du Mont Tibidabo, résidence entourée de champs, de pins et de ruisseaux qui descendaient de la montagne. Il y avait quatre maîtres qui travaillaient là et y habitaient avec des enfants séparés de leurs parents par la guerre où des orphelins de guerre. Beaucoup d'instituteurs partirent pour le front en premières lignes ou à l'arrière. D'autres, plus âgés, continuèrent leur travail dans leur école. J'avais traduit le livre de Freinet « L'Imprimerie à l'Ecole » qui fut publié sous la direction de Costa par une imprimerie de Villafranca del Panades ; livre de 160 pages dont l'édition nous remplit de fierté. Nous suivions avec attention les progrès des camarades français. Freinet expérimentait et lançait l'idée « des Plans de Travail ».

Herminio ALMENDROS.

La « victoire » du régime FRANCO a détruit l'œuvre des instituteurs espagnols. En 1936, Almendros, comme beaucoup de ses camarades s'enfuirent d'Espagne. Freinet, dans son école en construction, accueillit des dizaines d'enfants réfugiés. Du Mexique où il a créé une école Freinet, Almendros n'a cessé de lutter pour l'école moderne. Fidel Castro l'a chargé de l'Instruction publique à Cuba au lendemain de la révolution. Un réveil très difficile de la pédagogie Freinet est tenté actuellement par des camarades en Espagne franquiste.



colaboración



la imprenta en la escuela

SUMARIO:

*Los intereses de los escolares y la imprenta.—
Nuevos cuadernos, Narieda, por A3.—Valores
de Nuestra Técnica, El dibujo, por Paco Itir.—
Técnicas de ilustración, por Simeón Omella.—
Los primeros ensayos de la técnica, En la Es-
cuela de San Vicente de Castellet (Barcelona),
por José Vigatá Simó.—Azul y Rojo, Una im-
prenta maternal, Antonio Benaiges y Nogués.*

2. A la mémoire de Jesus Sanz Poch

Pour l'histoire de l'Imprimerie à l'Ecole en Espagne

Au Congrès de la C.E.L. à Grenoble, on a rendu un hommage bien mérité à mon cher camarade l'inspecteur M. A. comme introducteur en Espagne de la Technique Freinet. C'est parmi les jeunes maîtres les plus enthousiastes et les plus doués que l'ami A... a réussi à donner à cette heureuse technique une place bien importante pour ceux qui visent à faire de la vraie éducation nouvelle. Il y a bien travaillé et il a rapporté un succès presque étonnant en Catalogne et ensuite dans toute l'Espagne.

Mais je ne peux pas oublier la place de tout premier plan qu'on doit accorder à mon regretté ami et cordial camarade à l'Ecole Normale de Lérida et à celle de la Généralité de la Catalogne à Barcelone, Jésus Sanz Poch, qui, le premier, a connu Freinet et ses efforts pour le renouveau des racines mêmes du travail scolaire et de son sens pédagogique, alors que Freinet était encore à son poste officiel de Bar-sur-Loup. Sanz, qui avait débuté comme professeur à l'Ecole Normale de Lérida, m'en parlait toujours avec enthousiasme, et même il avait réussi à faire construire dans cette ville de simples et commodes petites imprimeries.

Il s'était rendu à l'Institut Rousseau de Genève et y était revenu par la suite pendant deux ans encore. C'est de là que viennent ses rapports avec Freinet.

En regagnant son poste à l'Ecole Normale de Lérida, il y était bien attaché et il a eu l'occasion alors de se mettre en relation avec mon ami A... qui, ayant débuté dans une province voisine, venait d'arriver aussi à son poste de Lérida.

Sanz à la classe de Langage de la Normale et A., à l'Inspection, y travaillaient de leur mieux. L'Inspecteur agissait parmi les instituteurs et les institutrices les plus sensibles aux vrais intérêts de l'enfant et il y réussissait à merveille. Le professeur n'oubliait pas d'en montrer les principes et la portée aux élèves-maîtres.

Avec l'éclat trop heureux et en apparence trop bien réussi de la proclamation de la deuxième République espagnole, le jour peut-être le plus ingénument gai et généreux qu'ait allumé le soleil de notre pays, nous sommes, Sanz et moi, retrouvés à la nouvelle Ecole Normale de Barcelone (Géné-

ralité), dont on avait songé à faire une Ecole Normale modèle, A... appartenait déjà à l'Inspection scolaire de la capitale de la Catalogne.

A la demande de Sanz, je me chargeai alors de l'enseignement du langage et de sa méthodologie. Lui se consacra tout entier aux enseignements et travaux en rapport avec ses études de l'Institut Rousseau.

Tous les deux, nous fûmes chaque été chargés de l'organisation des très importantes « Ecoles d'Eté » où assistaient des centaines d'institutrices et d'instituteurs de toute la Catalogne et même de divers coins de l'Espagne où venaient faire des conférences les personnalités les plus renommées de la nouvelle pédagogie nationale et étrangère.

Sitôt passé l'orage tempétueux d'une très violente campagne de vils mensonges et de calomnies contre l'Ecole à ses débuts, l'ami Sanz appela enfin Freinet pour donner à « l'Ecole d'Eté » du cours 1935, trois conférences qui eurent le succès éclatant attendu.

A... et ses maîtres furent bien les bons artisans de ce succès et, à l'Ecole Annexe, sa technique ne manqua pas de s'installer.

Malheureusement, mon bon ami se sentait étrangement malade comme si par la bassesse et la turpitude de la campagne passée, il pressentait les douleurs actuelles de l'Espagne et de son école. Il tomba finalement un peu plus d'une année avant les tristes événements qui ont causé notre ruine, quand un joli enfant longtemps attendu venait de voir de jour et semblait le convier à une vie qui pourrait réaliser les songes de ses espoirs.

Le bon camarade A. sera bien touché du souvenir que, en de si tristes circonstances, je veux rendre à l'ami le plus noble et le plus loyal que tous les deux, lui et moi, avons perdu et il trouvera certainement bien mérités ces quelques mots à la mémoire du premier ami de l'Imprimerie à l'Ecole en Espagne.

P. M.

c/ 7. a. c'est notre ami almehdros

3 ARTICLES PARUS SOUS LA 1^{ère} REPUBLIQUE

1 - Les intérêts des scolaires et l'imprimerie

Voici la préoccupation constante des nouvelles méthodes d'activité scolaire : réussir d'une manière intégrée à ce que les enfants voient satisfaits leurs intérêts majeurs.

Spontanéité, activité libre, intérêts sont les postulats de l'école nouvelle.

Intérêts perceptibles dès la 1^{ère} année de la vie dit Claparède prédominants chez l'enfant.

Intérêts de la 2^{ème} et la 3^{ème} année, l'âge de la demande, intérêts généraux des 3 à 7 ans.

De 8 à 12 s'éveillent les intérêts "spatiaux" et les objectifs prédominants alors à partir de cet âge se manifestent par dessus toute autre tendance, les intérêts sociaux et pour le travail.

Nous ignorons si jusqu'à présent, quelqu'un s'est intéressé d'entreprendre des recherches précises pour vérifier si l'intérêt enfants de notre pays est conforme à leurs besoins.

Pour ce qui est de l'évolution des intérêts littéraires que Miss Kid Cather divise en 4 périodes : réaliste (3 à 6) imaginative (6 à 8) légendes, aventures, romantiques au delà de 12. Nous savons que le professeur St Sanz dans les cours professionnels de l'Ecole Normale de la Généralité, a essayé de rechercher dans des écoles de Catalogne si, cette classification pédagogique Nord-Américaine pouvait être considérée comme adaptée aux enfants de chez nous.

Chacun est en lui-même un monde distinct. Nous considérons quelque difficulté d'obtenir une diversification concrète et d'intérêt limité. Nonobstant parmi l'infinie variété de types d'enfants, nous croyons que l'on peut déterminer les motivations principales qui absorbent leur activité dans la vie scolaire. Nous pouvons affirmer à l'heure actuelle que l'enfant à l'école si celui-ci possède une confiance absolue dans le maître pour se manifester spontanément, s'intéresse à quelque chose c'est à dire qu'il concentre son attention sur un problème concret qui l'absorbe à un moment de la vie scolaire.

Naturellement le maître qui sait voir à travers l'esprit de l'enfant essaie par tous les moyens de satisfaire cet intérêt et ceci le mieux possible. L'imprimerie à l'école peut satisfaire à tous les intérêts de l'enfant. Le sentiment vital de sa tâche lui procure à tout instant de nouvelles motivations qui l'emplissent d'une activité spontanée, libre et créatrice. Il est clair à ce niveau qu'intervient opportunément la vision du maître, précise, afin de canaliser l'intérêt naturel propre à la vie même de l'enfant, vers les disciplines concrètes scolaires aussi arides soient-elles !!!

Dans nos écoles de type rural, et de même de type urbain, nous avons constaté que les questions les plus abstraites, d'arithmétique, de géométrie, de physique, de chimie, ont été travaillées avec le maximum d'enthousiasme, par des enfants qui, à un moment donné, se sont vus dans l'obligation de réaliser un calcul précis, d'étudier des formes concrètes, d'apprécier des phénomènes et des transformations de substances etc.

Rien d'étonnant que nous soyons en possession de cahiers imprimés dans plusieurs provinces où les enfants demandent d'une école bien précise, une large information sur la vie, et les coutumes de la région où vivent leurs correspondants. Prenons le cas des enfants de Sarcy (Marne) qui ont posé des questions aux enfants d'une école de la région des Penedès (Barcelona). Ce qui donna lieu, à une série de leçons très intéressantes. On mit à contribution toutes les disciplines pour satisfaire ces enfants : itinéraires, réductions à l'échelle, trouver les distances, prix de revient des voyages ... dresser des plans, étudier des formes... Etudier les produits naturels, l'utilisation des engrais, la vie des plantes et des animaux de la localité, traces historiques des principaux sites du village et de la province châteaux, chapelles, fontaines, ponts... croquis, dessins, folklore...

On nous répliquera que, et ceci serait étudié, si le maître, d'une manière plus ou moins co-active ou en établissant à priori des centres d'intérêt eût imposé à l'enfant l'étude de ces points concrets. On nous répliquera également que tous les maîtres enseignent et démontrent (double sens voulu) toutes les disciplines en essayant de les rendre les plus intéressantes possibles et le mieux possible.

Mais nous nous devons de dire que grâce à l'intérêt permanent qui réside dans la reproduction "ad libitum" des travaux vécus par l'enfant et grâce à l'obligation qu'il a de rendre compte de son travail aux enfants d'autres écoles, il va de soi que, avec notre technique, sans pression extérieure, sans aucune contrainte, fondée sur un principe d'autorité, ni de crainte, nos enfants sont mus par le désir intime de connaître une chose, de répondre à une demande, de compléter une connaissance.

Le 7 janvier, nous débutons l'année scolaire, car nos vacances d'été, durent pendant les mois de novembre et de décembre" nous disait un jour, un écrit d'enfant, imprimé par une classe d'Argentine. Et bien, cette affirmation posée par ces élèves de ces terres lointaines, avaient pour nous une valeur suprême. Elle nous permit d'offrir à nos enfants l'étude concrète du régime des saisons dans tous les pays du monde. A partir de cet intéressant stimulant, non pas fourni par le maître, recherchant, discutant, étudiant, notre ardeur ne ralentit jamais tant que dura cet intérêt et jusqu'au jour où un autre stimulant vint le supplanter. Ce fut, pour ce cas précis, l'arrivée d'une lettre et de quelques photos d'une école de l'Azerbaïdjan dans le Caucase qui entre autre, présente un décalage de 3 heures à un moment donné du jour, ce qui donne lieu aux 3 types d'horaire européen, l'heure orientale, centrale et occidentale. Grâce au travail réalisé par nos camarades déjà nombreux en Espagne, grâce à notre propre expérience, nous pouvons dire qu'avec l'imprimerie à l'école, nous avons vu comment les enfants ont satisfaits leur besoin d'activité libre et créatrice, d'initiative et se sont intégrées de plein pied dans leur travail scolaire, avec naturel.

DE L'ECOLE DE FIGOLS D'ORGANA (Lérida)

II - Le dessin

Valeur de notre technique
Art
Véracité de notre thèse.

Hier il s'agissait d'un dessin clair, tout en clarté et en précision bien concrète.

Aujourd'hui, beaucoup de dessins entrent dans la catégorie des dessins d'art.

Nous les avons donnés à un enfant de 7 ans, qui les a regardés, regardés et a commenté lignes et expression

Nous ne savons pas pendant combien de temps - longtemps - De même pour nous, extasiés, lorsqu'ils parvinrent dans nos mains. Ils nous semblèrent une pure merveille. Nous continuons de le penser.

Voici le premier : c'est le protagoniste d'un conte : "le chat et l'âne".
Son créateur : Juan Bosquet Doran - 10 ans
"L'espiga" (l'épi) publication enfantine.

L'illustration de ce conte est pour nous la meilleure preuve de la valeur de notre technique. Pour le vérifier, nous ferons appel à un artiste authentique pour que celui-ci l'illustre. Il sera très curieux, de savoir si, par son expression graphique, l'artiste va choisir les mêmes moments mis en images par l'enfant, ou si, au contraire, il en choisira d'autres. De la même façon il sera excessivement intéressant d'examiner les interprétations que donne chacun d'eux - coïncidences, approximations, nets éloignements entre peintre et enfant. Nous verrons - cette comparaison revêtira pour nous beaucoup d'intérêt pour nous pédagoges - clarification de la vocation du dessin à l'école.

Ainsi s'exprime l'enfant : il y avait un chat, un très grand chat appelé SALOMON. Ce chat avait une queue très longue, si longue qu'on s'en servait pour y accrocher le linge de sa maîtresse lorsqu'elle devait le sécher.

Le conte se terminait par ces mots :

"Puis ils partirent tous deux par le monde pour y chercher du travail."

Voici deux dessins originaux qui en plus de celui du protagoniste, illustrent les 3 moments - il est évident que l'on ne pourra nier qu'ils ont pour attribut essentiel la clarté et la précision - Mais nous affirmons qu'ils sont des plus artistiques... On pourrait rétorquer mais... la queue, les pattes, les oreilles, même que le chat du dessin de la figure du conte est faux, dans le contexte

Nous demandons alors "Et l'expression ? Ces 3 chats ne sont pas le même chat à 3 périodes diverses de son existence exactement semblables, ou de sa façon de vivre qui correspond aux 3 moments choisis par l'illustrateur ? L'esprit félin n'est-il pas présent, ainsi que l'heureuse vivacité du "guetteur", décidé, résolu, qui caractérise un jeune chat trappu" tel qu'il nous apparaît à travers tout le récit ?

L'expression du grognement, de même que celui de l'effort, propre au félin, accompagné du détail de la queue maintenue horizontale, la corde où sèche le linge étendu par sa maîtresse, ne nous apparaît-elle pas ?

Ne voyons-nous pas la virilité de celui qui se sait fort, sûr de lui qui s'est institué protecteur et guide, celui qui chemine lentement, arrogant, le pas ferme, et semble dire "Viens, suis moi, car je sais où je vais", tandis que contraste admirablement la résignation de l'animal exténué au trot pesant, gauche qui le suit calmement, avec confiance, convaincu que leurs tribulations ont pris fin, montrant à peine la joie de relever la tête, pour la première fois peut-être ? Et surtout n'y a-t-il pas dans ces dessins l'ingénuité fraîche et joueuse de leur auteur ?

Sans aucun doute. Nous la voyons. Certes, certains ne la verront pas mais répétons-le nous la voyons-nous la voyons peut-être parce que nous animons l'obsession, le culte adinatif, l'intense émotion qu'éveille en nous l'enfant ainsi que tout ce qui vient de lui. Et si avec nous certains le voient qui, certainement, l'éprouveront aussi, il ne faut pas rejeter à ces dessins insignifiants dans ces 4 griffonnages ingénus il y a l'art. "Il peut y avoir plus d'art dans un dessin imparfait que dans un dessin formellement correct". Et si dans ces dessins se trouve de l'art, il existe aussi une voie bien tracée pour affiner le goût même là où la richesse du maître puisse aboutir et pour l'artiste actuel de 10 ans soit à 20, 25 ou 50 ans, non pas un artiste car l'école n'est pas une fabrique d'artistes, mais un homme qui, même si il n'est que terrassier, sache simplement sans formes trop parfaites, ni d'une main maladroite, inscrire au crayon sur le papier ce qu'il voit, ou ce qui a besoin d'y mettre pour que soit clairement compris, ce qu'il essaie d'expliquer à autrui.

Notre technique possède une valeur indiscutable. Elle stimule, elle est le moteur de l'intérêt de l'enfant, stimule le moteur de la technique." le maître. Nous terminons d'en apporter la preuve.

Paco Itir
(article de Rodondo)
(Figole d'Organa - Lérída)

PREMIERS ESSAIS DE LA TECHNIQUE A L'ECOLE DE St Vincent de Castelet

(Barcelone)

Le maître qui sent véritablement l'école, celui qui la considère comme un lieu d'observation et tente de développer les facultés de l'enfant afin qu'il devienne le véritable homme de demain, ne peut, sinon être inquiet devant les problèmes scolaires, inquiétude qui l'incite à chercher des solutions qui lui permettent d'obtenir un bon rendement dans le sens éducatif, et il considère que ses efforts sont relativement payés considérant qu'il a tenté de mettre les élèves dans une situation intellectuelle capable de se cultiver soi-même à l'aide de livres et de revues. J'entends que l'école doit tendre à mettre les élèves en situation de comprendre parfaitement ce qu'ils lisent, voient, observent, écoutent, et ceci sans préjugé de classe, mais bien avec des critères d'indépendance. Pour cela il faut distinguer les matières qui font partie de l'organisation générale des études, considérées comme essentielles si tant est que l'une d'elles puisse être ainsi conçue et envisagée dans sa finalité. Ce terme préférentiel sonne peut être faux à l'oreille de quelques-uns car l'on considère d'égale importance les disciplines qui composent l'enseignement de base. Cependant je suis convaincu que la discipline qui doit être développée le plus largement à l'école et en dehors, la base des rapports humains, est le langage, la langue, parlée et écrite est le véhicule de transmission de la culture universelle et grâce à cet élément, non seulement l'homme se distingue des autres êtres, mais en l'appliquant de façon adéquate il s'élève au niveau du concept moral, au point de s'imposer par la force de persuasion des mots.

Je n'ai rien dit de neuf en soulignant l'importance du langage bien que l'on puisse justifier en essayant d'offrir une meilleure argumentation qui vient renforcer mon point de vue à savoir que l'école doit jouer à ce propos le tout premier rôle.

Comment envisager cette discipline pour la rendre attrayante ?

Je n'aurai pas non plus la prétention de donner des leçons de méthodologie du langage, il existe de "bonnes autorités" dans le domaine de la pédagogie. Cependant, même si ce n'est que collaborer à ce bulletin qui espérons-le répondra aux "transes" ressenties par de nombreux camarades, je veux exposer brièvement la tâche que nous essayons de mener à bien dans nos classes, en ce sens, qui justifie, que dirai-je, implique nécessairement l'imprimerie.

On dit avec raison, que l'on apprend à parler en parlant, mais indubitablement on apprend beaucoup plus aussi, en écrivant, en rédigeant. Les écrits restent, demeurent, et l'on voit les imperfections qui peuvent être rétablies. De plus la vision influe puissamment pour que se gravent les idées dans le cerveau et ainsi, la parole écrite est retenue sous forme de signification.

Bien qu'allons nous alors rédiger ?

La rédaction fréquente ne va-t-elle pas devenir monotone ?

Quels thèmes vont traiter les jeunes élèves, sans qu'il y ait répétition de ces mêmes thèmes ?

Voilà le problème. Nous savons que de même nous avons le nôtre, que les enfants possèdent leur monde propre, qu'à égal de nous ils ressentent leurs propres préoccupations sur un autre plan, dans une autre atmosphère, une personne attentive, observatrice, n'écrit-elle pas les impressions reçues des choses qui l'entourent où qu'elle imagine ? Pourquoi les enfants n'en feraient-ils pas de même ?

Tel est le but que nous nous proposons de mener à bien et le fait est que nous sommes véritablement optimistes. Rédactions ?

Presque chaque jour les enfants nous livrent leurs impressions, intéressantes ? Les choses de l'enfant toujours le sont, je dirai même qu'une imprimerie n'est pas suffisante pour imprimer les textes sélectionnés à chaque niveau de l'école - journal de l'élève, les choses vues, entendues, lues, rêvées, imaginées constituent le fond des dites rédactions en général intéressantes et originales.

Quelques textes servent de base pour développer les leçons en collaboration, il est certain que cela donne des bons résultats sous plusieurs aspects : suggestion du thème par l'élève, exposition, discussion pertinente, compilation, observations, prise de notes, rédaction définitive, fixation d'idées. N'est-ce pas tout un processus ?

Sans doute, l'imprimerie stimule ces travaux et offre son complément avec la reproduction de ces leçons ainsi mises à la portée des élèves. Voici justifiée l'imprimerie scolaire, cependant la technique de Freinet embrasse un horizon plus ample. Nous comprenons que ce que nous faisons dans cette école est seulement une toute petite partie de ce qui peut être obtenu, mais tout ne peut être obtenu en une seule fois et on ne peut, non plus, faire abstraction de l'ambiance. Peut-être avec le temps nous parviendrons au point où sera indispensable, alors prétexte d'élargissement de ces essais que nous exposons avec plus grande sincérité. Leur objet est de démontrer effectivement l'importance de l'imprimerie à l'école non pas introduite parce qu'elle est nouvelle, mais par tant, pour satisfaire à une nécessité méthodologique.

José Vigata Simo (maître national de
San Vancet de Castelet)

Documentation Internationale

4. Les Missions Pédagogiques Espagnoles

Notre ami Herminio Almendros, aujourd'hui inspecteur général de Barcelone, initiateur de la Coopérative de la Technique Freinet en Espagne, était venu, l'été dernier, faire une conférence à Perpignan.

Devant un auditoire convoqué par le groupe d'Education Nouvelle, Almendros a parlé des Missions Pédagogiques.

Il s'agit d'une institution qui est bien antérieure au mouvement actuel mais qui doit à ce mouvement d'avoir pris une extension bien caractéristique du milieu espagnol. Munis d'un matériel adéquat, des pédagogues et des artistes dévoués parcourent aujourd'hui les contrées les plus retardataires — et il y en a en Espagne dont l'état lamentable est tout à la fois étonnant et émouvant.

(Ces lignes, ainsi que la conférence, datent d'avant la lutte actuelle).

Le passage ci-dessous de la conférence de Almendros donne une idée des populations à éveiller à l'idée sociale et républicaine :

Il m'a paru qu'il serait intéressant, pour vous aider à vous former un critérium de l'action missionnaire, de transcrire ici des extraits de narrations faits par quelques jeunes missionnaires et prélevés dans les Mémoires que ceux-ci doivent envoyer au Patronage des Missions Pédagogiques.

...D'ici, de ce petit village, nous nous sommes mis en route vers « la Puebla de la Mujer Muerta » (le Village de la Femme Morte). C'est un hameau de la Province de Madrid, de 340 habitants et situé à 1.160 mètres d'altitude, entouré de montagnes abruptes et escarpées, couvertes de chênes, qui empêchent le soleil de parvenir jusqu'au groupe de maisons pendant une grande partie de l'hiver. La vie y est triste et monotone, sans at-

traits. Les maisons sont misérables, faites de pierres et de boue et beaucoup d'entre elles ont un toit de paille. Elles sont éclairées au moyen de chaudières à huile.

La montée fut pénible et là-haut on trouva de la neige, de la pluie et un froid intense. Le chemin était très pénible et, peu habitués à aller à cheval, nous eûmes des moments de grand embarras.

Les premières personnes que nous rencontrons, après une montée interminable, font un effort, mal dissimulé, pour ne pas fuir. Le village a un aspect noirâtre, un cercle de hautes montagnes l'entoure et c'est à peine s'il y arrive un peu de lumière.

Beaucoup d'hommes et naturellement presque toutes les femmes ainsi que les enfants n'ont jamais quitté ce lieu. Les femmes sont vêtues de noir, les petites filles ont l'aspect de femmes minuscules avec leurs longues jupes, les cheveux tirés derrière les oreilles et le chignon circulaire ; les visages sont minces et pâles, les yeux comme consummés par la fièvre. Tous sont tristes et craintifs et les hommes et les femmes, groupés, se refusent à entrer en relations avec nous.

Dans ce hameau de la province de Madrid on n'a jamais vu une automobile, ni une voiture ; on ne connaissait ni la lumière électrique ni le phonographe. On s'y alimente de pommes de terre, de haricots et, dans les meilleures époques, de porc. Beaucoup d'habitants croient aux sorcières et ont peur des âmes. Tout d'abord la lumière électrique ne les a pas impressionnés, mais quand on leur a expliqué et qu'ils ont fixé leur attention sur la merveille — pouvoir allumer sans pierre à feu — l'admiration est alors indescriptible.

A Guijosa, petit village non pourvu de

lumière électrique, nous faisons fonctionner le cinéma avec des accumulateurs. La séance a lieu dans la Mairie, à cause de la pluie, et tout le village, prévenu le jour antérieur, y accourt. Ni les petits, ni les grands ne connaissent le cinéma. Les femmes sont assises devant, sur le sol, avec les enfants, les hommes debout autour de l'appareil.

La lecture de romances emporte l'intérêt de tous et tous sont émerveillés par les choses qu'ils voient surgir sur le mur où nous projetons le film.

A Respenda (province de Palencia), on nous dit que dans le village existe une certaine prévention contre la Mission, causée par une propagande fautive et tendancieuse. On nous assure que nous n'aurons personne. La Mission arrive au village à cinq heures de l'après-midi et s'installe dans l'Ecole, local très réduit bien que suffisant pour la maigre population. On nous regarde avec crainte et c'est avec quelques difficultés que nous arrivons à obtenir une lampe électrique, car l'Ecole manque de lumière. On annonce la séance pour six heures du soir, mais il faut attendre que les gens aient assisté au Chapelet. A la sortie de l'Eglise, les plus décidés s'approchent de la porte de l'Ecole ; nous les invitons à entrer. Un des enfants dit aux autres : « N'entrez pas. Vous savez ce qu'on vous a dit et on vous battra si vous entrez ». Un homme âgé de quarante ans environ auquel nous formulons la même invitation nous répond, comme fuyant quelque chose de terrible : « Moi, entrer là ? Jamais ! ». Cependant, vingt minutes avant de commencer la séance, les enfants et l'homme dont il vient d'être question sont entrés et paraissent satisfaits. A mesure que le temps passe, l'Ecole se remplit jusqu'à ne plus pouvoir contenir personne (quelques deux cents personnes). Les hommes et les femmes sortaient pour aller chercher ceux qui n'avaient pas osé entrer. La séance se termina avec beaucoup d'applaudissements et au milieu de l'enthousiasme général.

Observations sur les réactions du public. — La poésie leur produit un étran-

ge respect, traduit par le silence le plus profond de la séance ; ils la sentent totalement, sans analyse, et l'applaudissent avec chaleur, mais la commentent rarement. La musique, bien que complètement inconnue d'eux, leur éveille des échos, ils l'accompagnent de mouvements de tête, s'unissent immédiatement à elle. Le cinéma les amuse et les éblouit, ouvre le jet des commentaires ; tous parlent et tous imposent silence aux autres.

De la poésie, ils préfèrent la lyrique à la narrative, et des romances celles de saveur roturière aux héroïques ou merveilleuses.

De la musique, ils préfèrent la voix humaine à celle des instruments.

Du cinéma, le connu les intéresse plus que l'exotique ; l'apparition d'une grande ville les éblouit, mais si à la fenêtre d'une maison de la grande ville apparaît un chat, c'est l'apparition du chat qui les réjouit. Ce qu'ils aiment surtout c'est la fantaisie des dessins animés qu'ils ne comprennent jamais bien la première fois.

Combien il me plairait d'avoir assez de temps pour vous raconter comment les Missions, à la troisième année de leur fonctionnement, ont tenté de faire un pas en avant en essayant la « Mission pédagogique-sociale ».

Ainsi, par exemple, la Mission de « San Martín de Castaneda » (Province de Zamora), où quelques jeunes missionnaires, pourvus du matériel, la camionnette bien remplie des objets nécessaires, renouvellent le local, le mobilier et le matériel de l'Ecole ; créent, organisent et font fonctionner un réfectoire scolaire ; donnent des conseils d'hygiène et laissent une provision de médicaments au village ; font l'expérience de nouvelles cultures et l'essai d'alternative de certaines autres, ainsi que d'engrais, etc... X.

CONGRES DE LA COOPERATIVE ESPAGNOLE
DE LA TECHNIQUE FREINET

Mauresa, les 20, 21 et 22 juillet

Le nombre de nos adhérents ne fait que croître en Espagne.

Le III^e Congrès de l'Imprimerie à l'Ecole va les réunir pour d'importantes discussions pédagogiques, matérielles et d'organisation. Une grande exposition est préparée.

Notre camarade Pagès y représentera notre Coopérative.

Nous envoyons à nos camarades espagnols tous nos encouragements, nos meilleures offres de collaboration et notre salut le plus cordial.

Nos camarades espagnols organiseront, à l'occasion de leur Congrès annuel, une exposition de dessins et de lino d'enfants : ils désireraient rendre cette exposition internationale.

Ils font appel à notre concours.

Je prie tous les camarades qui pourraient nous prêter des dessins d'enfants, des lino, des clichés de nous les faire parvenir dès que possible : nous grouperons les envois et nous ferons parvenir le tout à Barcelone.

**PAGÈS, instituteur,
St-Nazaire (Pyr.-Or.).**

**UN EDUCATEUR
DE L'ECOLE FREINET
DE BARCELONE, écrit :**

Nous, les Instituteurs de l'Ecole Freinet à Barcelone, nous préparons tout, dans les plus petits détails, pour que l'œuvre fonctionne d'une façon parfaite. Notre camarade Almendros attend beaucoup de cette expérience ; il nous rend fréquemment visite pour nous guider avec la maestria qui lui est propre.

Vicento JANARIZ
Sepulveda 126 2o 2a
Barcelone.

Ce Congrès n'aura pas lieu, l'Espagne ayant envahi l'Espagne.

Enfantines

Collection de brochures écrites et illustrées par les enfants

ANDRÉ ORTEGA (13 ans)

Elève espagnol de l'Ecole de Masdieu-Laval (Gard)

Illustrations de POLO ROUVEYROL (11 ans 5 mois)

A travers mon enfance



Editions de l'Ecole Moderne Française

CANNES (Alpes-Maritimes)

N° 13.

C. C. Marseille 115.03

Prix : 5 fr.

ANDRÉ ORTEGA (13 ans)

Elève espagnol de l'Ecole de Masdieu-Laval (Gard)

Illustrations de POLO ROUVEYROL (11 ans 5 mois)

A travers mon enfance



CUEVAS

Je suis né à Cuévas, province d'Almería (Espagne).

Comme Cuévas est situé presque au bord de la mer Méditerranée, je me souviens qu'il faisait chaud.

Cuévas est entouré par des plaines d'un côté, par des montagnes de l'autre. Les plaines sont longues et les montagnes sont très hautes.

Cuévas est une grande ville qui a à peu près 30.000 habitants. Au milieu de la ville, se trouvait une grande place. Sur cette place, croissait un palmier magnifique. Un jour d'orage, un coup de foudre le coupa en deux. Le reste fut brûlé. Devant la place s'élevait le grand Casino. Là, il y avait des champs de courses où des chevaux sautaient lestement les barrières. Quelquefois, les chevaux s'échappaient. Un jour que mon père conduisait un cheval très vif, celui-ci se mit à galoper. Il alla se noyer à la mer et le jockey sauta à temps sur la plage sans se faire de mal.

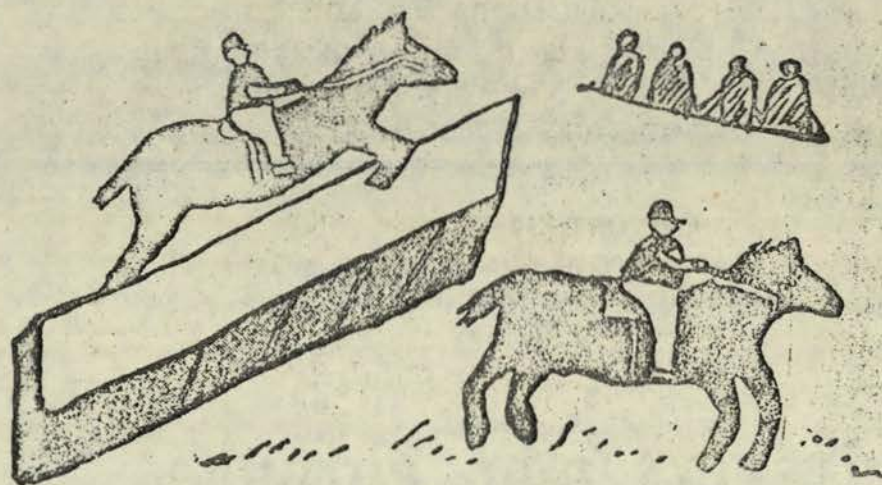
Les courses se font en avril.



LE JEU DES ANNEAUX

Le jeu des anneaux a lieu au mois de mai.

A partir du 15, on place des barres de fer d'un côté de la rue à l'autre, à une hauteur de 3 mètres. Chaque jeune fille met



dans une boîte des friandises, des bonbons et des fleurs. Un jour, pour faire rire les curieux, une jeune fille mit dans sa boîte trois rats vivants. Il y avait au moins 400 boîtes et 400 cavaliers. Ils partent chacun à leur tour et parcourent 700 mètres. Les anneaux sont liés aux barres par des rubans ou des papiers dorés. Le cavalier est armé d'une baguette noire de 30 centimètres. Quand les chevaux ont pris leur élan, les

jeunes hommes sont près des anneaux. Ils lancent leur baguette dans les anneaux. Si elle entre, ils ont la boîte. Alors on les entoure de rubans et on les porte en triomphe.



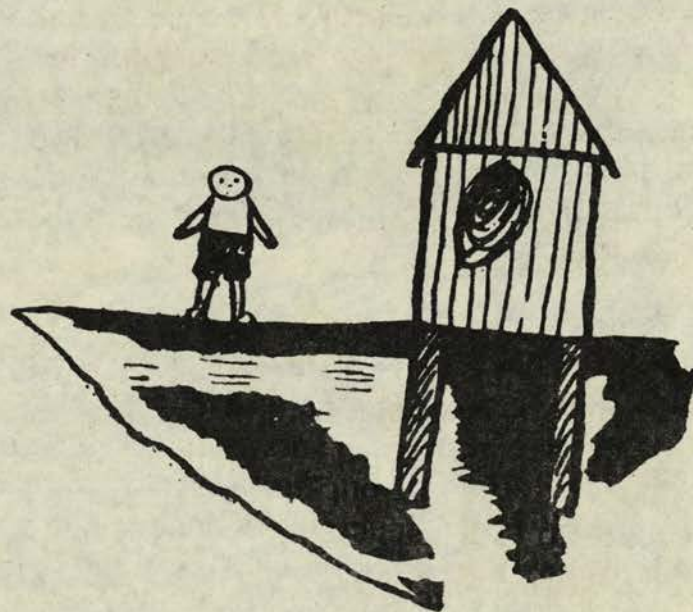
LES BAINS

C'est du mois de juin jusqu'au mois d'août qu'ont lieu les bains. Cuévas se dépeuple et ses habitants vont au bord de la mer se baigner. Les riches sont les premiers arrivés.

Depuis un mois, maman nous avait préparé nos costumes. Papa est parti le premier de la famille pour avoir une cabine. Quand il est arrivé, il n'y avait que quelques cabines en bois qui n'étaient pas promises.

Mon costume de bain n'était pas grand ; il était rouge. Celui de mon frère était bien

plus grand. Il était rouge, bleu, vert. Pour manger et dormir, nous avions un abonnement. Cela revenait moins cher. La plage était immense. Sur 4 kilomètres, on voyait des baigneurs. Dans la mer se trouvaient des cabines. Pour aller aux cabines, des pieux enfoncés dans l'eau soutenaient des planches qui formaient un pont. Ma cabine



était grande, elle avait quatre compartiments pour se déshabiller. A des anneaux, dans des planches de la cabine, s'attachaient des cordes. A l'intérieur, une bouée de sauvetage était accrochée à un clou. Quand nous voulions nager, nous sautions la rampe et nous étions dans l'eau. Si nous avions peur, nous nous mettions la bouée autour du ventre et nous nagions. Maman avait toujours peur. Alors elle prenait la corde et se baignait en se tenant.

Les cabines des riches étaient fort jolies et bien plus commodes que la nôtre. Chaque jour, je me baignais, je jouais à la balle avec mes camarades.

Je voudrais bien habiter au bord de la mer, car je me souviens encore du bon plaisir que je prenais, surtout l'été.

LES JARDINS

Oh ! les beaux jardins de Cuévas. Jamais je n'en ai vu de plus beaux.

Ils sont surtout situés au bord des rivières et entourés par des grilles. Le plus grand a 225 hectares. Au milieu de ce magnifique jardin, passe le chemin de fer. Il est divisé en deux parties qui ne sont pas égales : l'une pour les fleurs, l'autre pour les fruits.

La partie réservée aux fleurs est bien cultivée. Partout des pensées, des violettes, des chrysanthèmes, des roses blanches et des roses de toutes les couleurs, des œillets, des géraniums, des jasmins, des narcisses, des marguerites, des lilas, des soleils, etc... Toutes ces fleurs entourent le chemin. Cela sent bon. Les patrons vont les vendre au marché.

Vive aussi le jardin aux fruits ! car le fruit est une des principales richesses de Cuévas. Sur les chemins on voyait des fruits tombés à terre. Le patron ne grondait pas

si on voulait en manger. Mon père m'emmenait souvent avec lui. Je choisissais toujours les meilleurs fruits sous ces arbres en très grand nombre : palmiers-dattiers, goyaviers, cerisiers, pruniers, pêchers, pommiers, figuiers, poiriers, orangers, mandariniers, citronniers et grenadiers.

Je pense quelquefois aux cerises, aux pêches, aux poires, déjà mûres, que je ne peux acheter ici car elles sont trop chères. Je voudrais bien aller passer quelques jours dans mon pays pour manger ces fruits, mais combien coûterait le voyage ?



LE DEPART FORCE

Un soir, c'était sept heures ; comme nous soupions, mon père revint plus tôt que d'habitude. Il n'était pas seul. Maman lui dit :

— Pourquoi viens-tu d'aussi bonne heure aujourd'hui ?

Mon père lui répondit d'un air triste :

— La compagnie a fait faillite. La plus grande partie des ouvriers ne travaillent plus. De ce nombre, je suis ; il faut chercher du travail ailleurs.

Il se lava, soupa et alla se coucher. Le lendemain, il passa dans tous les ateliers, tous les chantiers, mais personne ne voulut l'embaucher. Il alla dans les villes voisines, mais il ne trouva pas de travail.

Ma mère pleurait :

— Il faut partir en France ; peut-être serons-nous plus heureux, dit mon père.

Pour cela, nous vendîmes nos meubles. Avec quoi aurions-nous payé le voyage ? Les objets qui nous coûtaient 100 francs furent vendus 80 et les acheteurs n'étaient pas nombreux. Ce fut surtout des parents éloignés qui les achetèrent. Il ne nous restait plus que quelques ballots de linge.



LE VOYAGE

Donc, nous étions obligés de partir. Nous cherchâmes une voiture attelée de deux chevaux pour aller prendre le train à Pupil. Nos parents vinrent nous embrasser pour la der-

nière fois. Quelques-uns nous donnaient des fruits, d'autres des provisions. Nous voici arrivés en gare. Papa prit les tickets et nous entrâmes dans la salle d'attente. A deux heures, une grande machine passait avec 20 wagons. Elle allait très vite et fumait beaucoup. Je disais à maman :

— Quelle est cette machine ?

Elle me répondit :

— C'est dans ce train que nous allons monter.

Nous prenons tous nos bagages et, hop ! nous montons ! Un coup de sifflet retentit. Le train reprit sa vitesse.

Nous n'avons pas fait de changement de train jusqu'à Madrid. J'ai vu de grands jardins, des champs de vignes, les sierras couvertes de thym. Des moutons y paissaient.

A Madrid, que c'était beau ! On ne marchait pas dans les rues ; on allait de rue en rue avec des tramways. Je n'en avais jamais vu. Nous sommes restés à Madrid

un jour en attendant que le train arrive. Je ne me souviens plus des monuments de notre capitale.

Après un jour d'attente, vers 6 heures du soir, une nouvelle machine vint nous prendre. Elle se dirigea vers la frontière française. Nous y montâmes. Au bout de deux heures, ce fut la nuit. Je dormais. Tout d'un coup, j'entendis le tonnerre, le vent, la pluie. Le lendemain, il pleuvait aussi. Pendant ce trajet, je n'ai rien vu, car la pluie tombait à torrents. A la frontière, il fallait aller à Saint-Sébastien pour signer que nous étions sortis d'Espagne, puis nous revînmes vers la frontière. Dans une petite salle, nous avons mis nos bagages sur une bascule. Un douanier pesait. S'il y avait plus du poids que ce qu'il fallait, on devait payer une certaine somme.

Les douaniers regardèrent dans nos malles pour voir si nous n'avions pas d'objets en contrebande.

Ils nous dirent : « Vous êtes libres, vous n'avez pas de fraude ».

Je pouvais rentrer en France. Maman ne savait pas sa joie. Nous étions sûrs que papa aurait du travail, car mon cousin lui en avait déjà trouvé.

Quelquefois encore je regrette mon pays.



EN FRANCE

Après la frontière, nous avons pris la ligne Bayonne-Bordeaux. Sans un seul arrêt, le train est allé jusqu'à Bordeaux. Là, il stoppa une heure. Nous n'avons pas seulement eu le temps de visiter toute la ville. Nous avons vu le port.

De Bordeaux nous sommes allés à Paris, puis à Esternay (Marne). Ma maison était située au bord de la rivière. De l'autre côté,

se trouvaient des pommiers, des champs de blé. Devant, il y avait une grande cour avec des greniers. Je voulais bien parler avec mes camarades inconnus qui jouaient tout près, mais ils ne me comprenaient pas. Je m'amusais avec mon frère Vincent.

D'Esternay, je suis venu jusqu'au Mas-dieu. Je pensais toujours : « Je n'apprendrai jamais la langue française ». Je suis venu à l'école pour apprendre à lire, à écrire et à parler. Je manquais souvent la classe pour aller à la Grand'Combe ou pour garder mes frères, car depuis que je suis en France j'en ai cinq de plus. Aussi, je ne faisais pas beaucoup de progrès.

L'IMPRIMERIE

A la rentrée des vacances, la Société du Sou nous a acheté une imprimerie. Le premier soir, M. Rousson désigna quatre grands pour imprimer. C'était la première fois que

nous voyions une imprimerie. M. Rousson nous expliqua où se trouvaient les lettres, comment on prenait les composeurs et comment on composait. Nous commençâmes ensuite à imprimer. Nous faisons beaucoup de fautes. Il fallait regarder à la glace pour les corriger. Maintenant, nous sommes bien plus habiles. Nous voulions tous faire imprimer nos textes. Aussi avons-nous fait beaucoup de progrès en orthographe et en composition française, moi surtout. Je peux dire que c'est l'imprimerie qui m'a appris le français. Vive l'imprimerie !



UN PROCHAIN DEPART

Il y a huit ans que je suis au Masdieu. Il faut que j'en parte la semaine prochaine, car le propriétaire veut faire arranger sa maison pour ses filles qui vont venir à la fin du mois. Papa a cherché du travail et un logement à Tamaris, il n'a rien trouvé. Il est allé à Pont-Saint-Esprit. Il a trouvé du travail chez un maçon. Je ne sais pas quel jour je partirai ; papa n'a rien dit encore à propos du logement, mais je regretterai bien le Masdieu et tous mes camarades imprimeurs de partout.

